

## Sauvages d'Amérique et discours hétérologique

Réal Ouellet

Volume 22, numéro 2, automne 1989

Dire l'hétérogène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500902ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500902ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, R. (1989). Sauvages d'Amérique et discours hétérologique. *Études littéraires*, 22(2), 109–122. <https://doi.org/10.7202/500902ar>

Résumé de l'article

Comment les voyageurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles parviendront-ils à rendre l'inquiétante étrangeté de la réalité humaine et géographique nord-américaine? Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas le sauvage lui-même qui constitue l'impensable ou l'incommunicable: c'est le défaut de référent commun dans la culture du descripteur et de son allocutaire. Ce qui crée le malaise, la rupture essentielle, ce n'est pas le corps supplicié du sauvage, l'anthropophagie ou le corps nu de la femme en transe, puisque chaque fois l'observateur européen trouve des équivalences dans sa tradition culturelle; c'est l'impuissance, non pas à rendre l'exotique -la parataxe comparative y arrive- , mais à l'intégrer organiquement dans son réseau culturel.



# SAUVAGES D'AMÉRIQUE ET DISCOURS HÉTÉROLOGIQUE

Réal Ouellet

■ La relation de voyage des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sur les Terres neuves américaines a tendance à dichotomiser la réalité sur deux axes exactement symétriques. Dès son premier *Voyage*, en 1534, Cartier présente l'Amérique sous le double visage de l'«incroyable» richesse et de la «terre que Dieu donna à Cayn»: un horrible désert de glace et un éden où tout prolifère. De même, selon qu'ils favorisent ou contrecarrent le dessein colonial, les autochtones apparaîtront pleins de bonté ou «affarables et sauvages». Certains, comme l'humble récollet Sagard, seront attirés par cette humanité généreuse et cette nature proliférante qui chante les merveilles de Dieu. Mais la plupart des voyageurs, parce qu'ils n'ont pas le temps de les apprivoiser, tentent de violenter les indigènes: faute de persuader,

Cartier enlève les fils du chef Donnacona et les mène de force en France; écrasé par l'immensité de la forêt, le voyageur rêve de la raser pour débusquer le danger et le froid toujours présents. La volonté de convertir, même par la force, prime sur la tentation de l'ensauvagement. Craignant de se perdre dans la culture de l'Autre, on cherche à anéantir celui-ci dans la sienne propre. Je voudrais examiner rapidement cette double représentation dans la perspective de l'hétérologie.

## Le monstre

Les anciennes relations de voyage, on s'en souvient, peuplaient les terres inconnues de monstres<sup>1</sup> et d'éléments naturels incongrus.

---

1 La variété des monstres est grande, depuis les Acéphales de l'Antiquité, dont parle encore saint Augustin et que se plaisent à représenter les gravures du XVI<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux cyclopes anthropophages et aux cynocéphales (hommes à tête de chien) qui fascinaient Colomb: cf. *la Découverte de l'Amérique. Journal de bord* (Paris, Maspero [FM/la Découverte]), entrée du 4 novembre 1492, t. I, 1979, p. 94. Sur la persistance du monstre dans la conscience européenne à l'aube de la Renaissance, cf. Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1980.

Rappelons-nous seulement les Armouchiquois de Champlain dont se gaussera si fort l'avocat Lescarbot :

leur teste est petite, & le corps court, les bras menus comme d'un schelet, & les cuisses semblablement: les jambes grosses & longues, qui sont toutes d'une venue, & quand ils sont assis sur leurs talons, les genoux leur passent plus d'un demy pied par dessus la teste, qui est chose estrange, & semblent estre hors de nature<sup>2</sup>.

En exact parallèle avec cette créature effrayante, le monstre Gougou apparaît comme le gardien des trésors de cuivre et d'argent que recèle le bassin des Mines dans la baie de Fundy :

proche de la baye de Chaleurs tirant au Su, est une Isle, où fait residence un monstre espouvantable, que les Sauvages appellent GOUGOU, & m'ont dit qu'il avoit la forme d'une femme: mais fort effroyable, & d'une telle grandeur, qu'ils me disoient que le bout des mats de nostre vaisseau ne luy fust pas venu jusques à la ceinture, tant ils le peignent grand: & que souvent il a devoré & devore beaucoup de Sauvages, lesquels il met dedans une grande poche quand il les peut attraper & puis les mange (*ibid.*, p. 35).

Mais Lescarbot peut bien se gausser<sup>3</sup>, la hantise du monstre habitera longtemps les auteurs de relations de voyage: pensons seulement au mythe des Patagons ou à ces réflexions d'un jésuite à l'esprit encyclopédique raisonneur, fort peu porté sur

l'imagination fabulatrice, le P. Charlevoix. Dès les premières pages de son *Histoire et description de la Nouvelle-France*<sup>4</sup>, il reproche à Champlain «un peu trop de credulité pour des contes», mais s'attarde à rappeler des «choses extraordinaires», non dénuées de «merveilleux» et «qui ne sont pas tout-à-fait indignes de l'attention des personnes curieuses»: par exemple, ces «Hommes d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse, qui rendoient leurs excremens par la bouche, & urinoient par dessous l'épaule», ou encore ce «Peuple tout noir» du Labrador, aux «cheveux droits blancs», ou bien ces Pygmées qui «n'ont pas plus de trois pieds de haut, & sont d'une extrême grosseur».

De cette vision tératologique subsisteront de nombreuses traces dans les représentations de l'Amérique et de ses habitants. Un autre jésuite, le P. Marquette, qu'on ne peut guère non plus suspecter de fantaisie, emploiera les mots *monstre* et *monstrueux* pour décrire une variété de poisson inconnue en Europe :

Nous rencontrons de temps en temps des poissons monstrueux, un desquels donna si rudement contre nostre Canot, que je crûs que c'estoit un gros arbre qui alloit mettre en pieces: Un monstre qui avoit une teste de Tygre, le nez pointu comme celui d'un Chat sauvage, avec de la barbe, des oreilles droites élevées en haut; la teste étoit grise, le col noir. Nous n'en vismes pas davantage<sup>5</sup>.

2 *Des sauvages, ou Voyages de Samuel de Champlain*, Paris, Claude de Montr'oeil, 1603, p. 34. Champlain n'affirme pas avoir vu les Armouchiquois; il les décrit sur le rapport du «sieur Prevert, de Saint Malo».

3 Dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, il reproche à Champlain de «bailler» des «fables», comme telle description invraisemblable des Armouchiquois ou encore cette «plaisante histoire» du monstre «Gougou qui fait peur aux petits enfans» (I. III, ch. 28, Paris, Jean Milot, 1609, p. 415). Sur la portée épistémologique du différend Champlain/Lescarbot, cf. Frank Lestringant, «Champlain, Lescarbot et la "conférence" des histoires», dans *Scritti sulla Nouvelle-France nel seicento*, Bari (Adriatica) et Paris (Nizet), 1984, p. 69-88.

4 T. 1, Paris, Nyon fils, 1744, p. 15-16.

5 «Decouverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale», dans Thévenot, *Ramail de voyages*. Paris, Estienne Michallet, 1681, p. 11.

On reconnaît bien ici le procédé classique — déjà utilisé par Hérodote<sup>6</sup> — de représentation de la réalité étrangère par collage, juxtaposition de référents partagés par l'observateur et les destinataires du message. Ainsi, quand Sagard voudra décrire le castor, il utilisera tout naturellement l'analogie zoologique pour constituer une figure hétéroclite dont la morphologie tient davantage du monstre que de l'animal concret :

Le Castor est un animal à peu près de la grosseur d'un Mouton tondu, ou un peu moins, la couleur de son poil est chataignée, & y en a peu de bien noirs. Il a les pieds courts, ceux de devant faits à ongles, & ceux de derrière en nageoires, comme les Oyes; la queue est comme escallée, de la forme presque d'une Sole, toutesfois l'escaille ne se leve point. Quant à la teste elle est courte, & presque ronde, ayant au devant quatre grandes dents trenchantes, l'une auprès de l'autre, deux en haut, & deux en bas<sup>7</sup>.

Opérant un va-et-vient maniaque entre l'Europe et l'Amérique, la métaphore et la comparaison arra-

chent l'objet à la prolifération sauvage, le décomposent en parties disjointes qui trouveront des équivalents dans le monde familier du lecteur virtuel<sup>8</sup>. N'allons pas qualifier de naïf ou d'archaïque un procédé encore abondamment utilisé aujourd'hui et qu'illustrerait bien tel passage de *la Guerre des étoiles* :

La créature avait deux pieds et à peu près une taille humaine mais sa tête évoquait plus le délire d'un estomac malade. Elle avait d'immenses yeux à facettes qui saillaient sur son visage vert petit pois. Une crête de courtes épines ornait le dessus du grand crâne tandis que les narines et la bouche étaient contenues dans une trompe façon tapir<sup>9</sup>.

Le monstre serait donc, non pas l'hétérogène (l'Autre présent en soi), mais l'hétéroclite, c'est-à-dire une mosaïque d'analogies fragmentaires qui ne sont pas encore intégrées organiquement dans la culture du récepteur. L'illustrent bien les propos

6 Cf. la description de l'hippopotame : «c'est un quadrupède qui a le pied fourchu, les sabots du bœuf, un museau camus, la crinière du cheval, des dents saillantes, la queue et le hennissement du cheval et la taille des bœufs les plus gros» (Hérodote, *l'Enquête*, II, dans Hérodote-Thucydide, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964 [Bibliothèque de la Pléiade], p. 170). Fr. Hartog commente ce passage dans *le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980, p. 260.

7 *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau, 1632, p. 319-320. (Une édition de ce texte, avec introduction, notes et index par Réal Ouellet et Jack Warwick, paraîtra à Montréal, en 1990, chez Leméac [BQ]) Cf. cette description de l'original, par Sagard encore : «Pour l'Eslan, c'est l'animal le plus haut qui soit, après le Chameau: car il est plus haut que le Cheval. L'on en nourrissoit un jeune dans le fort de Kebec, à dessein de l'amener en France; mais on ne put le guérir de la blessure des chiens, & mourut quelque temps apres. Il a le poil ordinairement grison, & quelques-fois fauve, long quasi comme les doigts de la main. Sa teste est fort longue, & porte son bois double comme le Cerf, mais large, & fait comme celui d'un Dain, & long de trois pieds. Le pied en est fourchu comme celui du Cerf, mais beaucoup plus plantureux: la chair en est courte & fort delicate, il paist aux prairies, & vit aussi des tendres pointes des arbres. C'est la plus abondante Manne des Canadiens, après le poisson, de laquelle ils nous faisoient quelques-fois part» (p. 309).

8 Cette incapacité de rendre le monde exotique autrement que par le pis-aller de la parataxe comparative vient-elle d'un défaut de vision chez l'observateur ou de l'impuissance de l'écrivain à représenter la nouveauté? Pour Jean de Léry, l'observation n'est pas en cause, mais seule l'écriture, qui demeure limitée par l'ignorance du destinataire, toute représentation étant duplication du connu, redondance autarcique: «combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays-la, je aye esté si curieux de contempler les grands & les petits, que m'estant advis que je les voye tousjours devant mes yeux, j'en auray à jamais l'idée & l'image en mon entendement: si est-ce néanmoins, qu'à cause de leurs gestes & contenance de tout dissemblables des nostres, je confesse qu'il est bien mal-aisé de les représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture. Parquoy pour en avoir le plaisir, il les faut voir & visiter en leur pays» (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amerique*, 2<sup>e</sup> éd., Genève, Antoine Chappin, 1580, p. 113-114; réédition en fac-similé avec introduction et notes de Jean-Claude Morisot, Genève, Droz, 1975).

9 G. Lucas, *la Guerre des étoiles*, cité par Jean-Michel Adam, *le Récit*, Paris, PUF, 1984 (Que sais-je?), p. 50.

du jésuite Lejeune quand il voit pour la première fois des indigènes à Tadoussac :

il me sembloit, les voyant entrer dans la chambre de nostre Capitaine, où j'estois pour lors, que je voyois ces masques qui courent en France à Caresme-prenant. Il y en avoit qui avoient le nez peint en bleu, les yeux, les sourcils, les joues peintes en noir, & le reste du visage en rouge; [...] & ces couleurs sont vives & luisantes comme celles de nos masques: d'autres avoient des rayes noires, rouges & bleués, tirées des oreilles à la bouche: d'autres estoient tous noirs hormis le haut du front, & les parties voisines des oreilles & le bout du menton, si bien qu'on eut vraiment dit qu'ils estoient masquez. Leur couleur naturelle est comme celle de ces gueux de France qui sont demy rostis au Soleil, & je ne doute point que les Sauvages ne fussent tres-blancs, s'ils estoient bien couverts. De dire comme ils sont vestus, il est bien difficile [...]. J'en ay veu de vestus de peau d'Ours, justement comme on peint S. Jean Baptiste. [...] Il y en a de vestus entierement, ils ressemblent tous à ce Philosophe de la Grece qui ne portoit rien sur soy qu'il n'eut fait<sup>10</sup>.

Si les Montagnais apparaissent ici comme un ensemble disparate, comme un agrégat de traits familiers à un professeur de collège, la description n'en trahit pas moins une vision cohérente de la réalité, envisagée dans la perspective du projet missionnaire. L'antiquité grecque rappelle la figure familière de Diogène, à la physionomie un peu rugueuse; Jean-Baptiste est cette voix qui crie dans le désert pour appeler le Christ; sous la crasse et

le hâle (comme chez les «gueux de France»), on trouvera des hommes véritables<sup>11</sup> (aussi blancs que nous) prêts à se laisser convertir; après le Mardi-Gras vient le carême, où l'on range au placard les déguisements de Carnaval... De sauvage, il ne reste plus rien. Mais quelques jours en sol canadien, et cette vision euphorique fera place au stéréotype de l'anthropophage nu, errant dans les bois, sans foi ni loi<sup>12</sup>:

Il n'y a cruauté semblable à celle qu'ils exercent contre leurs ennemis. [...] Quand ils les font mourir, ils les attachent à un poteau, puis les filles aussi bien que les hommes leur appliquent des tisons ardents & flambans aux parties les plus sensibles du corps, aux costez, aux cuisses, à la poitrine, & en plusieurs autres endroits: ils leurs levent la peau de la teste, puis jettent sur le crane ou le test découvert, du sablon tout bruslant; ils leurs percent les bras au poignet avec des bastons pointus, & leur arrachent les nerfs par ces trous. Bref, ils les font souffrir tout ce que la cruauté & le Diable leur met en l'esprit. En fin pour dernière catastrophe, ils les mangent & les devorent quasi tout crus. Si nous estions pris des Hiroquois, peut-estre nous en faudroit-il passer par là, pour autant que nous demeurons avec les Montagnards, leurs ennemis (*JR*, V, p. 28-30<sup>13</sup>).

La rencontre de l'autre, commencée sous le signe du divertissement de carnaval, tourne vite au cauchemar, à la fête barbare que Théodore de Bry avait éloquentement représentée dans ses gravures.

Face à cette représentation dysphorique, la fascination de la nature sauvage, géographie physique

10 *Relation* de 1632, dans *JR*, t. V, p. 22-24. Le sigle *JR* désigne *The Jesuit Relations and Allied Documents*, éd. R. G. Thwaites, Cleveland, Burroughs, 1896-1901, 73 vol.; rééd. en fac-similé, New York, Pageant Book, 1959, 36 vol.

11 La bulle *Veri homines* affirmait, un siècle plus tôt (1537), que les sauvages étaient vraiment des hommes...

12 Comme le définira encore Furetière, en 1690, dans son *Dictionnaire*: «SAUVAGE, se dit [...] des hommes errans, qui sont sans habitations reglees, sans Religion, sans Loix, & sans Police. Presque toute l'Amérique s'est trouvée peuplée de Sauvages. La Plus-part des Sauvages sont Anthropophages. Les Sauvages vont nuds, & sont velus, couverts de Poils».

13 Dans la même *Relation*, quelques pages plus loin, on trouvera une autre scène de supplice, encore plus dramatisée, bien que Lejeune ne la rapporte que par oui-dire: «Je n'assistai point à ce supplice, je n'aurais peu supporter cette cruauté diabolique [...]» (p. 52).

et humaine, sécrètera un contre-monstre, une image édénique qui présentera les primitifs comme une espèce d'Adam et Ève au Paradis terrestre. Le sauvage sera alors doté de toutes les qualités dont sont privés les civilisés mauvais et malheureux : bonté naturelle, force physique et morale, intelligence tranquille et harmonie intérieure<sup>14</sup>. Les terres neuves apparaîtront comme un avatar de ce jardin premier<sup>15</sup>, présenté soit comme nature proliférante, soit comme *locus amœnus*, aménagé pour le plaisir de l'observateur. Ce que voient nos premiers voyageurs, ce qu'ils cherchent, devrais-je dire, c'est la nature et l'humanité avant et après la faute originelle. Voyons d'abord rapidement de quelle manière ils présentent l'espace américain.

### La nature généreuse

La liste représente sans doute le moyen le plus ancien et le plus efficace de rendre l'«incroyable richesse» du territoire livré à l'exploration. On se rappellera les longues énumérations d'oiseaux qui bariolent les textes de Cartier et qui constituent une première prise de possession du territoire en même temps qu'elles célèbrent une richesse incommensurable. De ce procédé, il reste quelque trace chez Champlain, qui distribue la matière descriptive sur l'axe chronologique de l'aventure exploratoire :

Ces isles sont remplies de pins, sapins, bouleaux & de trembles. [...] Aux deux autres il y a une telle abondance

d'oiseaux de différentes especes, qu'on ne pourroit se l'imaginer si l'on ne l'avoit veu, comme Cormorans, Canards de trois sortes, Oyees, Marmettes, Outardes, Perroquets de mer, Beccacines, Vaultours, & autres Oyseaux de proye: Mauves, Allouettes de mer de deux ou trois especes; Herons, Goillans, Courlieux, Pyes de mer, Plongeurs, Huats, Appoils, Corbeaux, Grues, & autres sortes que je ne cognois point, lesquels y font leurs nyds. Nous les avons nommees, isles aux loups Marins<sup>16</sup>.

Cette profusion naturelle se manifeste encore dans la *diversité*, inséparable de la quantité :

Dieu, qui a peuplé la terre de diverses especes d'Animaux, tant pour le service de l'homme, que pour la decoration et embellissement de cet Univers, a aussi peuplé la mer et les rivieres d'autant ou plus de diversité de poissons, qui tous subsistent dans leurs propres especes; bien que tous les jours l'homme en tire une partie de sa nourriture, & les poissons gloutons qui font la guerre aux autres dans le profond des abysmes, en engloutissent & mangent à l'infiny; ce sont les merveilles de Dieu (Sagard, *le Grand Voyage*, p. 314-315).

Que cette diversité soit à l'image de l'infinitude de Dieu ou qu'elle se donne comme prolifération d'une nature prodigue, elle tente d'abord de s'ordonner dans des ensembles encore peu complexes d'éléments fondés sur la juxtaposition («il y a [...] ils ont [...] il y a encore [...]»); graduellement s'instaure une certaine forme de hiérarchisation rudimentaire : «Ils ont aussi trois sortes & especes

14 Cette image du bon sauvage, née avec la découverte de l'Amérique et présente jusqu'à Rousseau (et même au-delà, jusqu'à Chateaubriand), trouve sa figure la plus nette dans l'Adario de Lahontan : Cf. *Dialogues avec un Sauvage*, introduction et notes par Maurice Roelens, Paris, Éditions Sociales, 1973. Une édition critique des *Œuvres complètes* de Lahontan, sous la direction de R. Ouellet, paraîtra aux Presses de l'Université de Montréal en 1990.

15 C'est bien ce jardin premier qui hante Colomb lorsque, dans l'archipel caraïbe, il évoque la douceur du climat, la beauté du paysage, «le parfum si bon et si suave des fleurs ou des arbres» (*la Découverte de l'Amérique*, 19 octobre 1492, t. 1, p. 75-76).

16 *Les Voyages du Sieur de Champlain*, Paris, Jean Berjon, 1613, p. 12-13.

d'Escreux differends [...]. Les plus estimez sont [...] la troisieme espece [...]» (*ibid.*, p. 305-306). Pour peu que se manifeste un souci taxinomique élémentaire, l'énumération aura tendance à prendre place dans ces «tables» qui distribuent la faune, la flore et les tribus sauvages d'après leur répartition géographique (les arbres «orientaux» et «occidentaux»), leur appartenance à une vaste catégorie (oiseaux, insectes, poissons...), leur fonctionnalité.

Le recours à un ensemble de référents partagés par l'auteur et ses lecteurs virtuels ne se bornera pas toujours à construire un ensemble disjoint de pièces rapportées. Ainsi, la description de l'île de Brion par Cartier présente une image synthétique, un topos totalisant :

Icelle isle est rangee de sablons et beau fons et possaige à l'antour d'elle à seix et à sept brasses. Cesteditte ille est la milleure terre que nous ayons veu car ung arpant d'icelle terre vault mielx que toute la Terre Neufve. Nous la trouvames plaine de beaulx arbres, prairies, champs de blé sauvage et de poys en fleurs aussi espes et aussi beaulx que je vis oncques en Bretaigne queulx sembloict y avoir esté [semés] par laboureaux. Il y a force grouaiseliens, frassiers et rossez de Provins, persil, et aultres bonnes herbes de grant odeur. Il luy a entour icelle ille, plusieurs grandes bestez comme grans beuffz quelles ont deux dans en la gueulle comme dans d'olifant qui vont en la mer [...]. Nous y vimes parroillement des ours et des renars. Cette ille fut nommée L'ILLE DE BRYON<sup>17</sup>.

Contrairement à tant de passages de Cartier où la description ne compose pas un paysage mais un itinéraire jalonné de relevés topographiques, les éléments, ici, ne sont plus juxtaposés sur le même plan, mais sériés dans l'espace pour créer une perspective à la manière d'un tableau. L'ordonnement de la séquence descriptive respecte globalement la nécessité du voyage : les beaux «fons» pour ancrer les bateaux, la terre chargée de plantes céréalières, d'arbustes fruitiers, d'herbes potagères, d'arbres si nécessaires pour le feu et les radoubs, et même les bêtes grandes comme des bœufs qu'on pourra chasser. Mais un autre principe organisateur travaille la description : la hantise du refuge édénique, de l'île autarcique. Le cœur de l'espace cultivé (un paysage de ferme bretonne ou normande, avec ses prairies, ses champs de pois, ses massifs d'arbustes fruitiers) est marqué en son pourtour par la sauvagerie de trois sortes d'animaux qui vont de l'inconnu au familier : les grandes bêtes qui «ont deux dans en la gueulle comme dans d'olifant», les ours puis les renards. Par la sélection et la distribution syntagmatique des éléments, la description projette sur l'espace contemplé le rêve d'une colonisation facile où nature et culture s'allient sans contrainte<sup>18</sup>. L'imagination prospective a mué la sauvagerie américaine en paysage de l'âge d'or<sup>19</sup>.

17 *Brief récit & succincte narration*, dans Jacques Cartier, *Relations*. éd. Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986 (Bibliothèque du Nouveau Monde), p. 105.

18 Pour un commentaire plus développé, cf. notre article «De l'itinéraire au paysage : l'espace nord-américain dans les textes de Cartier et de Laudonnière», dans *le Paysage à la Renaissance*. Fribourg, Éditions universitaires, p. 91-99.

19 Sur cette vision antinomique de la réalité nord-américaine chez Cartier, cf. Robert Melançon, «Terre de Caïn, âge d'or, prodiges du Saguenay. Représentations du nouveau monde dans les *Voyages* de Jacques Cartier», dans *Studies in Canadian Literature*. 1, 2, été 1979, p. 22-34.

## Le beau sauvage

Quand cette imagination désirante se porte sur le sauvage, elle retrouve le topos du primitif heureux et libre. Dans un passage qui se souvient des «Cannibales» de Montaigne (lui-même inspiré de Pierre Martyr et de Jean de Léry), le P. du Tertre, dominicain missionnaire aux Antilles, écrivait en 1667 :

les Sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentés de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produits, c'est à dire, dans une grande simplicité & naïveté naturelle: ils sont tous égaux, sans que l'on connoisse presque aucune sorte de supériorité ny de servitude; & à peine peut-on reconnoître aucune sorte de respect, mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, & tous unanimement bornent leurs desirs à ce qui leur est utile, & précisément nécessaire & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'être possédée. [...] Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil qu'ils le peuvent avoir des personnes, qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont jamais été subtilisés & polis par les sciences humaines, qui bien souvent en nous subtilisant l'esprit, nous le remplissent de malice: & je puis dire avec vérité,

que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne savent presque de malice que ce que nos François leur en apprennent<sup>20</sup>.

Pareille figure, qu'on a souvent rattachée au mythe de l'âge d'or<sup>21</sup>, me semble aussi tributaire d'une certaine dérive commentative de la Bible, comme le donne à penser tel passage du catéchisme de Montpellier<sup>22</sup>, paru un an avant les *Dialogues* de Lahontan.

Ajoutons à ces attributs moraux le portrait physique attendu et nous aurons tous les ingrédients du mythe du Bon Sauvage. Le jésuite Paul Lejeune, peu suspect de faiblesse ni de sympathie spontanée pour les Amérindiens, écrit, au début du chapitre 5 de sa *Relation* de 1634, intitulé «Des choses bonnes qui se trouvent dans les Sauvages» :

Si nous commençons par les biens du corps, je diray qu'ils les possèdent avec avantage: ils sont grands, droicts, forts, bien proportionnez, agiles, rien d'effeminé ne paroist en eux. Ces petits Damoiseaux qu'on voit ailleurs, ne sont que des hommes en peinture, à comparaison de nos Sauvages. J'ay quasi creu autrefois que les Images des Empereurs Romains representoient plustost l'idée des peintres, que des hommes qui eussent jamais esté, tant leurs testes sont

20 *Histoire generale des Antilles habitées par les François*, t. 2, Paris, Thomas Jolly, 1667, p. 356-358.

21 Le rappel du mythe de l'âge d'or se trouve non seulement chez des laïques, grands commentateurs de textes anciens comme Lescarbot, mais aussi chez des missionnaires comme le jésuite Adrien Le Breton, qui passa neuf ans (entre 1693 et 1702) chez les Caraïbes de Saint-Vincent et qui écrit en 1722: «en toute vérité, les Indiens jouissent de l'âge d'or tant célébré chez les poètes» (*Relation historique*, dans *Annales des Antilles*, 25, 1982, p. 97). Dès 1513, Pierre Martyr, dans ses *Décades II*, écrit que les «insulaires d'Hispania vivent en plein âge d'or» (cité par Daniel Defert, «Raison pourquoi on ne peut bien du tout représenter les sauvages», dans *les Figures de l'Indien*, Montréal, Cahiers du département d'Études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1988, p. 10).

22 Au sujet d'Adam et Ève au paradis terrestre avant la faute, on lit dans les *Instructions générales en forme de catéchisme*, destinées au diocèse de Montpellier et publiées à Paris chez A. Leguerrier en 1702: «1. Ils reçurent tout ce qui peut rendre l'esprit accompli, c'est-à-dire toutes les lumières naturelles dont l'homme est capable. Nulle ignorance dangereuse, nul défaut dans le jugement & dans la raison ne ternissoit la beauté de leur esprit. 2. Ils avoient une liberté pleine & entière pour faire tout ce qu'ils vouloient, & une volonté droite & portée au bien, sans aucun penchant vers le mal. 3. Ils étoient maîtres de tous les mouvemens de leur corps. Ils étoient dans une assiette toujours égale, toujours tranquille, sans aucun excès» (t. I, p. 42).

grosses & puissantes, mais je voy icy sur les épaules de ce peuple les testes de Jules Cesar, de Pompée, d'Auguste, d'Othon, & des autres que j'ay veu en France, tirées sur le papier, ou relevées en des medailles (*JR*, VI, p. 228).

On peut se demander si cette description euphorique très masculine (les femmes sont habituellement décriées<sup>23</sup>) ne vient pas d'une fascination pour le corps, tellement méprisé par la tradition chrétienne, tellement macéré par les jésuites dans leurs exercices quotidiens. Mais cette fascination ne va pas sans une certaine répulsion devant ce même corps d'athlète quand il se dénude et prend une posture qualifiée de « malséante » dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle. Tel celui du sorcier qui donna tant de mal à Lejeune en 1634 :

J'ay veu souvent le pretendu magicien couché tout nud, hormis un mechant brayer plus sale qu'un torchon de cuisine, plus noir qu'un écouvillon de four, retirer une de ses jambes contre la cuisse, & mettre l'autre sur son genouïl relevé, haranguant ses gens en cette posture [...] (*JR*, VI, p. 262).

Ce passage prend place dans le chapitre consacré aux « vices » et « imperfections » des « Sauvages »,

qui roule sur la « Saleté » morale et physique dont la nudité serait l'image la plus criante. Il faudrait opposer ici le corps maigre, athlétique — celui du missionnaire, par exemple —, au corps gras des femmes, au corps gonflé de nourriture et de désirs du sorcier<sup>24</sup>. Cette vision dysphorique du Sauvage reste fidèle à la pensée chrétienne pour qui la nudité signifie l'impureté et devrait susciter la gêne. La Bible nous rappelle qu'après leur faute Adam et Ève, prenant conscience de leur nudité, eurent honte et que les Hébreux en esclavage étaient nus. Au Moyen Âge encore, les voleurs, les gueux, les pécheurs publics (esclaves du péché) étaient enterrés nus quand la Confrérie de la bonne mort ne s'en occupait pas<sup>25</sup>.

La nudité<sup>26</sup> n'est pas toujours signe de malédiction divine : elle peut aussi fasciner parce qu'elle rappelle, d'une certaine manière, la Passion du Christ. En témoignant éloquemment les nombreuses scènes de supplice comme celle que j'ai citée plus haut. La récurrence de scènes semblables dans les *Relations* n'est évidemment pas sans rapport avec les exercices spirituels où les missionnaires jésuites se représentaient le Christ sanglant sur sa

23 Cf. Chantal Théry, « Un jésuite et un récollet parmi les femmes », dans les *Actes du colloque « les Jésuites parmi les hommes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles »*, Clermont-Ferrand, 1987, p. 105-113.

24 Saleté/graisse/sexe/cuisine constituent un réseau serré de connotations liées à la femme. Placées en équivalence, *saleté* et *graisse* renvoient à « torchons de cuisine » (répété trois fois dans la *Relation* de 1634, ch. 6 et 10) et à la sexualité, puis à la bouche de la femme, qui devient « cloaque » (cf. Petit Robert pour le sens premier) : « ces vilains & ces infames prononcent les parties des-honnestes de l'homme & de la femme. Ils ont incessamment la bouche puante de ces ordures [...]. Les femmes un peu plus âgées se chauffent presque toutes nuës, les filles & les jeunes femmes sont à l'exterieur tres-honnestement couvertes, mais entre elles leurs discours sont puants comme des cloaques » (1634; *JR*, VI, p. 252-253). Dès 1633, Lejeune écrivait : « Une chose me semble plus qu'intolérable, c'est qu'on est pesle-mesle, fille, femme, homme, garçons tous ensemble dans un trou enfumé; & plus on s'avance dans la cognoissance de la langue, plus on entend de saletés. [...] Je ne pensois pas que les Sauvages eussent la bouche si puante [...] » (*JR*, V, p. 168-170).

25 La « vengeance » divine qui foudroie les « ennemis » de Dieu et des jésuites laisse Mestigoit « tout nud comme un fol » (1635; *JR*, VII, p. 300), le blasphémateur « couché sur la terre », « nu comme un vers » (*ibid.*, p. 278).

26 La nudité du sauvage imprègne tellement la vision européenne que lorsque Lahontan fera contester les valeurs chrétiennes par le Huron Adario, il qualifiera celui-ci de « philosophe nud », c'est-à-dire dégagé de préjugés. À l'inverse du converti de saint Paul, qui se dépouillera du vieil homme pour revêtir la « livrée du Christ », Adario gardera sa raison nue, non pervertie par les « subtilités » européennes.

croix et rêvaient de le rejoindre dans le martyre<sup>27</sup>. Et c'est pour cette raison, justement, que nous ne sommes pas ici dans l'hétérologie mais dans un imaginaire religieux familial. Bien plus, le cannibalisme, si scandaleux, devait avoir une résonance particulière chez des missionnaires qui expliquaient à des anthropophages qu'en communiant, le chrétien ingérait *le corps et le sang* du Christ. Malgré son inquiétante étrangeté, la scène cannibale n'était donc pas étrangère au missionnaire<sup>28</sup>.

Que la nudité renvoie à une sexualité condamnable dans la tradition chrétienne occidentale, c'est ce que confirment maintes relations des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. En 1578, dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Léry y fait allusion rapidement quand il rappelle « ce que dit la sainte Écriture d'Adam & d'Eve, lesquels apres le peché, reconnoissans qu'ils estoient nuds furent honteux » (p. 115<sup>29</sup>); mais l'essentiel de son propos, parfois confus, vise à montrer que « ceste nudité ainsi grossiere en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuideroit » et que « les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets

fraisez, vertugales, robbes sur robbes, & autres infinies bagatelles dont les femmes de par-deça se contrefont & n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages » (p. 114). Beaucoup plus clair me semble un passage, naïf peut-être mais fort instructif, du capucin Claude d'Abbeville, qui raconte, en 1614, son séjour chez les Amérindiens de l'île Maragnan, au large du Brésil :

Plusieurs croyent que c'est une chose bien monstrueuse de voir ce peuple tout nud & qu'il y a bien du danger de frequenter parmi les femmes & les filles Indiennes estans nuës comme elles sont, parce qu'il ne se peut faire que cette nudité soit un objet bien fort pour attirer ceux qui s'y arrestent & les faire tomber en quelque precipice de peché. [...] le danger semble-il bien grand en apparence, mais en effect je puis dire qu'il y a sans comparaison beaucoup moins de danger à voir la nudité des Indiennes que la curiosité des attraicts lubriques des Dames mondaines de la France. Car ces Indiennes sont si modestes & retenues en leur nudité que l'on ne voit en elles ny mouvement, ny geste, ny parole, ny action, ny chose quelconque qui puisse offenser les yeux de ceux qui les regardent [...]<sup>30</sup>.

27 Lejeune écrit, par exemple: « mourans de la main des Barbares en venant procurer leur salut, c'est imiter en quelque façon nostre bon Maistre, à qui ceux-là mesme donnerent la mort, ausquels il venoit apporter la vie » (1633; *JR*, V, p. 224). Une autre interprétation fréquente, dans la mesure où les *Relations* sont des textes à visée didactique, renvoie aux souffrances de l'enfer; les sauvages qui supplicient un prisonnier sont alors une réincarnation des démons qui « font quelque chose de semblable dans les Enfers » (1647; *JR*, XXXI, p. 84). Cette scène du « martyre » trouvera son apogée dans les textes de Raguenaud (1648-1649), qui évacuera du récit tout le reste: voir sur ce point Pierre Berthiaume, « les *Relations* des jésuites, nouvel avatar de *la Légende dorée* », dans *Figures de l'Indien*, p. 122-125.

28 D'autant que les querelles théologiques entre protestants et catholiques avaient abondamment porté sur la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie; cf. Frank Lestringant, « Calvinistes et cannibales. Les Écrits protestants sur le Brésil français (1550-1560) », dans le *Bulletin* de la Société de l'histoire du protestantisme français, t. 126, janvier-mars 1980, p. 168-177. Alors que la tradition théologique catholique voyait, dans l'Eucharistie, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ véritablement, réellement, substantiellement présents, Calvin soutenait que l'Eucharistie renferme la vertu du corps et du sang de Jésus-Christ et qu'on les reçoit par la foi, d'une manière spirituelle seulement. Comme d'autres polémistes protestants, Léry n'hésite pas à identifier les catholiques à des anthropophages: Villegagnon et Cointa « vouloyent neantmoins non seulement grossièrement, plustost que spirituellement, manger la chair de Jesus Christ, mais qui pis estoit, à la manière des sauvages nommez *Ou-étacas*, [...] ils la vouloyent mascher & avaler toute crue » (p. 68). — Né de parents calvinistes en 1591, Lejeune s'était converti au catholicisme en 1608.

29 Cf. aussi les réflexions de Lescarbot au début du l. 6, ch. 9 de son *Histoire de la Nouvelle-France*: « ce sont des peuples tombés en sens reprové & abandonnez de Dieu » (p. 706-707).

30 *Histoire de la mission des Pères capucins en l'Isle de Maragnan et terres circonvoysines*, Paris, François Huby, 1614, p. 270-271.

Si le commentaire sur la « chose bien monstrueuse » qu'est la nudité semble paraphraser Léry en se perdant dans la réflexion moralisante, une lecture plus attentive révèle que d'Abbeville n'élude pas le problème théologique soulevé : « D'où vient donc que nos *Topinamba* ayant été faits participants de la coulpe d'Adam & héritiers de son péché, n'ont-ils pas aussi hérité la honte & vergongne (qui est un effet du péché) ainsi qu'ont fait toutes les autres nations du monde<sup>31</sup>? » Se pourrait-il donc qu'une lignée pré- ou para-adamite ait échappé à la malédiction divine? Une réponse affirmative entraînerait le capucin compréhensif sur un terrain miné, car la « coulpe » d'Adam a vicié tous les humains. Devant cette difficulté, il avance une double explication :

On pourroit alleguer pour responce la tres-ancienne coustume de ces peuples lesquels de tout temps ont esté nus comme ils sont, & que pour ce sujet ils n'ont point de honte ny vergogne de leur nudité, ne s'estonnans non plus de voir le corps tout descouvert que nous faisons en voyant la main ou la face d'une personne.

Mais je diray davantage, que nos premiers parens ne cacherent pas leur nudité & ne ressentirent aucune honte ou vergongne d'icelle jusques à ce que leurs yeux furent ouverts, c'est à dire jusques à ce qu'ils eurent connoissance de leur péché, & qu'ils se virent nus & despoüillés de ce beau manteau de la justice originelle. [...] Puis donc que les *Maragnans* n'ont jamais eu la connoissance de la loy, ils ne peuvent aussi avoir la connoissance de la defectuosité du vice & du péché [...]<sup>32</sup>.

Ouf! nous avons frôlé l'hérésie! Mais pareille explication montre bien comment le missionnaire parle

pour Dieu et le Diable en même temps, comment il veut faire de son Sauvage un oxymore vivant, incarnant à la fois la faute et la pureté originelles. Ce faisant, il arrache la sauvagerie à l'hétérologie dangereuse.

Mais examinons les choses d'un peu plus près, ou plutôt portons notre attention sur le regard que l'observateur masculin porte sur la femme sauvage. Le protestant Jean de Léry, évoquant « les choses doublement esmerveillables » qu'il a « observées en ces femmes Bresiliennes », en note trois : elles « ne se peignent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes que font les hommes », elles « ne se couvrent ni de plumasseries ni d'autres choses qui croissent en leur terre », elles n'ont jamais voulu se vêtir « des robes de frise & des chemises » que les Français voulaient leur « bailler » :

Vray est que pour pretexte de s'en exempter & demeurer tousjours nues, nous allegant leur coustume, qui est qu'à toutes les fontaines & rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupissans sur le bord, ou se mettans dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur teste, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, tel jour sera plus de douze fois. Elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se despouiller si souvent (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, p. 111).

Commentant ce passage, M. de Certeau<sup>33</sup> évoque les figures féminines de la Renaissance italienne, dont l'apparition fluide fait immédiatement place à une autre bien familière aux lecteurs du XVI<sup>e</sup> siècle :

quoy que nous fissions couvrir par force les prisonnières de

31 *Ibid.*, p. 270.

32 *Ibid.*, p. 270-271.

33 *L'Écriture de l'histoire*. Paris, Gallimard, 1975, p. 197.

guerre que nous avions achetees, & que nous tenions esclaves pour travailler en nostre fort, tant y a toutesfois qu'aussi tost que la nuit estoit close, elles despouillans secretement leurs chemises & les autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit que pour leur plaisir & avant que se coucher elles se pourmenassent toutes nues<sup>34</sup> parmi nostre isle (*ibid.*, p. 112).

Ces femmes esclaves qui se promènent toutes nues la nuit *pour leur plaisir*, comme des sorcières courant au Sabbat, nous emmènent bien loin de l'allégorie botticellienne. D'autant que le texte se poursuit sur une image de violence physique que la pudeur du descripteur se garde bien de dramatiser :

Brief si c'eust esté au choix de ces pauvres miserables, & qu'à grands coups de fouets on ne les eust contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le halle & la chaleur du Soleil, voire s'escorcher les bras & les espauls à porter continuellement la terre & les pierres, que de rien endurer sur elles (*ibid.*).

Il faut rappeler ici un autre passage largement postérieur, où Léry, accompagné d'un truchement, se voit enfermé dans la maison des femmes, qui entrent en transe lorsque les hommes se mettent à chanter :

nous fusmes tous esbahis que les femmes de leur costé leur respondans & avec une voix tremblante, reiterant ceste mesme interjection, *He, he, he, he,* se prindrent à crier de telle façon, l'espace de plus d'un quart d'heure, que nous

les regardans ne sçavions plus quelle contenance tenir. Et de fait, parce que non seulement elles hurloyent ainsi, mais qu'aussi avec cela sautans en l'air de grande violence faisoient branler leurs mammelles & escumoyent par la bouche, voire aucunes (comme ceux qui ont le haut mal par-deçà) tomboyent toutes esvanouyes, je ne crois pas autrement que le diable ne leur entrast dans le corps, & qu'elles ne devinssent soudain enragées (p. 242-243).

Ne retrouve-t-on pas, ici encore, cette image familière du XVI<sup>e</sup> finissant, celle de sorcières dont le corps en transe est habité par le diable? Quand on se rappelle qu'au témoignage de Léry ces mêmes femmes sont «convoiteuses de manger de la chair humaine<sup>35</sup>», on comprend que ce que cherchent les voyageurs, ce jamais vu qu'ils espèrent trouver, c'est l'horreur admirable suscitée par les visions superposées de ces femmes, toutes à leur *plaisir* de dévorer la chair humaine et de se laver aux «rivieres claires<sup>36</sup>». On comprend aussi le soin avec lequel le narrateur met en scène le spectacle du Sauvage. Dans un passage légèrement postérieur à celui que je viens de citer, Léry, avant de décrire une fête à laquelle il assiste en cachette, écrit :

Me approchant doncques du lieu où j'oyois ceste chanterie, comme ainsi soit que les maisons des sauvages soyent fort longues, de façon rondes (comme vous diriez les treilles des jardins par-deçà) couvertes d'herbes qu'elles sont jusques contre terre : à fin de mieux voir à mon plaisir je fis avec les mains un petit pertuis en la couverture (p. 244).

34 Si cruellement ironiques soient-elles pour les femmes esclaves, ces promenades nocturnes rappellent indirectement une autre malédiction divine : l'errance à laquelle fut condamné Caïn pour le meurtre de son frère Abel et qui entre aussi dans le paradigme du sauvage.

35 P. 217. Cf. aussi p. 218 : «appetent merveilleusement de manger de la chair humaine».

36 Chez plusieurs jésuites de la Nouvelle-France, la vision de la femme possédée du démon mettra l'accent sur la tortionnaire plutôt que sur la dévoreuse. Cf., par exemple, cette notation de Lejeune en 1632 : «Vous eussiez veu ces femmes enragées, crians, hurlans, leur appliquer des feux aux parties les plus sensibles & les plus vergogneuses, les picquer avec des aleines, les mordre à belles dents, comme des furies, leurs fendre la chair avec des cousteaux; bref exercer tout ce que la rage peut suggerer à une femme» (*JR*, V, p. 52).

Ce micro-récit met bien en relief à la fois la clôture de l'interdit et le plaisir de le violer<sup>37</sup>.

La fascination du voyageur pour le corps féminin ne provoquera pas toujours le trouble ou le malaise culpabilisant. Le récollet Sagard, fils, comme d'Abbeville, de François d'Assise, pour qui toute créature est merveille chantant les louanges de Dieu, évoque sans « vergogne » ni mépris le corps féminin des jeunes algonquines honqueronnes, dont l'apparition n'est pas sans rappeler les figures printanières<sup>38</sup> de la Renaissance italienne : « Les jeunes femmes & filles semblent des Nymphes, tant elles sont bien accomodées, & des Biches, tant elles sont legeres du pied » (*le Grand Voyage*, p. 358).

Une image métaphorique de cette légèreté féminine sourdra d'une des plus belles pages de la littérature de voyage, la description de l'oiseau-mouche, qui ouvre la partie sur la faune et la flore canadienne dans le *Grand Voyage* encore :

je comenceraï par l'Oyseau le plus beau, le plus rare & plus petit qui soit, peut-estre, au monde qui est le Vicillin, ou Oyseau-mousche, que les Indiens appellent en leur langue Resuscité. Cet Oyseau en corps, n'est pas plus gros qu'un

grillon, il a le bec long et tres-delié, de la grosseur de la pointe d'une aiguille, & ses cuisses & ses pieds aussi menus que la ligne d'une escriture : l'on a autrefois pezé son nid avec les oyseaux, & trouvé qu'il ne pese d'avantage de vingt-quatre grains, il se nourrist de la rosée et de l'odeur des fleurs sans se poser sur icelles; mais seulement en voltigeant par-dessus. Sa plume est aussi deliée que duvet, & tres-plaisante & belle à voir pour la diversité de ses couleurs. Cet oyseau (à ce qu'on dit) se meurt, ou pour mieux dire s'endort, au mois d'Octobre, demeurant attaché à quelque petite branchette d'arbre par les pieds, & se réveille au mois d'Avril, que les fleurs sont en abondance, & quelques fois plus tard, & pour cette cause est appelé en langue Mexicaine Resuscité. Il en vient quantité en nostre jardin de Kebec, lors que les fleurs & les poids y sont fleuris, & prenois plaisir de les y voir : mais ils vont si vite, que n'estoit qu'on ne peut par fois approcher de fort prez, à peine les prendroit-on pour oyseaux; ains pour papillons : mais y prenant garde de prez, on les discerne & reconnoist-on à leur bec, à leurs aisles, plumes, & à tout le reste de leur petit corps bien formé. Ils sont fort difficiles à prendre, à cause de leur petitesse, & pour n'avoir aucun repos : mais quand on les veut avoir, il se faut approcher des fleurs & se tenir coy, avec une longue poignée de verges, de laquelle il les faut frapper, si on peut, & c'est l'invention & la maniere la plus aysee pour les prendre. Nos Religieux en avoient un en vie, enfermé dans un coffre; mais il ne faisoit que bourdonner là dedans, & quelques jours apres il mourut,

37 Cf. sur ce point le commentaire de M. de Certeau. De semblables scènes de voyeurisme se retrouveraient chez le naïf Sagard, qui avoue aussi avoir été « curieux de regarder par la fente d'une cabane » une scène où deux femmes présentent au guérisseur un enfant nu (*le Grand Voyage*, p. 75-76). Autre scène encore : « Il se fit un jour une dance de tous les jeunes hommes, femmes & filles toutes nues en la presence d'une malade, à laquelle il falloit (traict que je ne sçay comment excuser, ou passer sous silence) qu'un de ces jeunes hommes luy pissât dans la bouche, & qu'elle avallast et bust cette eau, ce qu'elle fit avec un grand courage, esperant en recevoir guerison [...] » (*ibid.*, p. 155). Cf. enfin cette cérémonie curative (*ibid.*, p. 195), plus « abominable » encore, que racontent les jésuites et au cours de laquelle douze garçons s'accouplent avec douze jeunes filles, pendant qu'une treizième fait de même avec le malade...

38 Que le corps féminin puisse représenter la jeunesse du monde, on en aurait une image surprenante mais fort significative chez Colomb, qui dans son troisième voyage s'imaginait le paradis terrestre comme un sein de femme : « je réexaminai cette idée du monde et trouvai qu'il n'était pas rond de la manière qu'on le décrit, mais de la forme d'une poire qui serait toute très ronde, sauf à l'endroit où se trouve la queue qui est le point le plus élevé; ou bien encore, comme une balle très ronde sur un point de laquelle serait posé comme un téton de femme, et que la partie de ce mamelon fût la plus élevée et la plus voisine du ciel, et située sous la ligne équinoxiale, en cette mer Océane, à la fin de l'Orient. [...] Je ne conçois pas que le Paradis terrestre ait la forme d'une montagne abrupte, comme les écrits à son propos nous le montrent, mais bien qu'il est sur ce sommet, en ce point que j'ai dit, qui figure le mamelon de la poire, où l'on s'élève, peu à peu, par une pente prise de très loin » (*la Découverte de l'Amérique*, t. 2, p. 143 et 151).

n'y ayant aucun moyen d'en pouvoir nourrir ny conserver longtemps en vie (p. 296-298).

Par delà sa portée référentielle (les informations zoologiques) et symbolique (les trois images de résurrection), cette description file la métaphore de la femme avec ses attributs poétiques traditionnels : beauté immatérielle, fragilité, inaccessibilité. Mais ces images de légèreté aérienne et d'animation colorée cachent la dure réalité de la colonisation : l'admiration émue de l'exotique, la caresse du regard ou du toucher conduisent à la violence (« quand on les veut avoir [...], avec une longue poignée de verges, [...] il les faut frapper »), voire à la destruction de cet exotique (« quelques jours après il mourut n'y ayant aucun moyen d'en pouvoir nourrir ny conserver un en vie<sup>39</sup> »). Ramener l'Autre à soi, c'est le condamner à mort. Inversement, ingérer l'être de l'Autre, c'est se condamner à mort. Aussi la seule issue tient-elle du paradoxe — je dirais plutôt du paradoxisme, cette figure appelée aussi *oxymore*, qui allie les contraires sans les annihiler — : être l'Autre sans cesser d'être soi.

## Conclusion

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas le sauvage lui-même ou l'objet exotique qui constitue l'impensable ou l'incommunicable : c'est le défaut de référent dans la culture du descripteur et de son allocutaire. Ce qui crée le malaise, la rupture essentielle, ce n'est pas le corps supplicié du sauvage, l'anthropophagie, ou le corps

nu de la femme en transe, puisque chaque fois l'observateur européen trouve des équivalences dans sa tradition culturelle ; c'est l'impuissance, non pas à rendre l'exotique — la parataxe comparative le peut —, mais à l'intégrer organiquement dans son réseau culturel.

Pour faire bref, je serais tenté de dire que le passage de l'hétéroclite (l'Autre vu comme un assemblage monstrueux) à l'hétérogène (qui génère de l'Autre ou maintient l'Autre en soi), puis à l'homogène, se joue à deux niveaux :

1. Le gommage de l'écart essentiel, l'appropriation de l'inquiétante étrangeté se produit quand un ensemble de référents permettent d'intégrer métaphoriquement l'Autre dans son propre espace culturel — à plus forte raison dans son projet. Jean-Baptiste, Diogène et le « gueux » français de Lejeune ne sont pas amenés sur la scène du texte pour leur pittoresque, mais pour leur fonction intégrative.

2. L'homogénéisation de l'exotique, du disparate, se joue aussi à un niveau plus profond, hors de la conscience du sujet observateur ou scripteur. Ainsi, alors qu'un Sagard admire les chatoiements de la dorade au soleil ou que d'autres voyageurs se plaisent à observer la prolifération de la morue sur le grand Banc de Terre-Neuve, Lejeune, témoin de la pêche, prend « plaisir de voir une si grande tuerie, & tant de ce sang repandu sur le tillac de nostre navire » (*Relation* de 1632 ; *JR*, V, p. 14). Cette fascination du sang versé dirige son regard avide sur le corps du sauvage supplicié et le porte

39 J'ai commenté plus longuement ce passage dans « Héroïsation du protagoniste et orientation descriptive dans *le Grand Voyage du pays des Hurons* », dans *Voyages, récits et imaginaire. Actes de Montréal*, Paris-Seattle-Tübingen, Biblio 17, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 1984, p. 219-239.

à une dramatisation extrême, comme dans cette scène hallucinante où un prisonnier échappe à ses vainqueurs :

Après [...] qu'on l'eut rosty & bruslé de tous costez, on le détacha, & ce pauvre miserable s'en courut droit à la riviere, qui n'estoit pas loin de là, pour se rafraischir: ils le reprirent, luy firent encor endurer le feu une autrefois, il estoit tout noir, tout grillé, la graisse fondoit & sortoit de son corps, & avec tout cela il s'enfuit encor pour la seconde fois, & l'ayans repris, ils le bruslerent pour la troi-sesme [...] (*ibid.*, p. 54).

La graisse dégoulinant du corps, c'est-à-dire le féminin, l'hétérosexuel, le plaisir du boire et du

manger. Rien n'est plus beau, je pense, pour Lejeune, que cette chair souffrante réduite à sa maigreur essentielle. (A-t-on jamais entendu parler de la graisse du Christ?)

Pareille scène m'incite à poser la question: devant le corps masculin supplicié, carbonisé, faut-il parler de pulsion homosexuelle, d'instinct de mort, comme je serais tenté de le croire? Je n'ai pas compétence pour répondre à cette question<sup>40</sup>, mais je sens bien qu'une homogénéité se crée chez ce sujet désirant qui ne voit plus le Sauvage mais un autre soi-même, et qui, de ce fait, tente d'ap-privoiser l'angoisse de l'hétérogène menaçant.

---

40 Voir le texte classique de Freud sur le mécanisme de la paranoïa chez le président Schreber, dans *Cinq psychanalyses*, trad. p. Marie Bonaparte, Paris, P.U.F., 25<sup>e</sup> éd., 1971, p. 304-324. Pour une analyse psychocritique des premiers textes de Lejeune, voir l'étude importante de Raymond Joly, à paraître dans le collectif *Lejeune* aux éditions de l'Hétrière en 1990: «Des cannibales. Essai de lecture psychanalytique de deux *Relations* du Père Paul Lejeune (1632 et 1633)».